

PAR FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Bouli Lanners

Bio Express

1965. Le 20 mai, naissance à Moresnet-Chapelle. Après des études chez les pères Oblats, à Gemmenich, il s'inscrit au Conservatoire de Liège.

1998. Bouli Lanners rédige son premier scénario. Il tourne dans le film de Benoît Mariage, "Les Convoyeurs attendent". Il participe ensuite à plusieurs courts et longs-métrages.

2004. Son premier long-métrage, "Ultraova", est primé au festival de Berlin. Le suivant, "Eldorado", est sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes (Prix Regards jeunes). Suit "Les Géants", primé à la Quinzaine des réalisateurs.

2017. Magritte du cinéma, meilleur film et meilleur réalisateur pour "Les premiers, les derniers".

Une maison accrochée à la colline

C'est une maison accrochée à la colline. On y vient à pied, en six minutes, de la gare des Guillemins. Celui qui habite ici, Bouli (inutile d'ajouter Lanners, tout le monde dit "Bouli") rejoint la gare en coupant à travers les bois qui le séparent de l'oeuvre magistrale de Calatrava. Quand il est sous l'arche métallique des Guillemins, Bouli est dans le monde. Quand il revient chez lui, il est dans son monde. Simple, authentique.

Ceux qui vivent là, lui et sa femme, ont conçu un repère vert, ancré dans la nature. Une nature qu'il respecte et vénère. Ecolo, tendance fondamentaliste, Bouli peste contre ceux qui ont abattu les arbres le long des autoroutes pour faire des pellets.

Un premier pas dans le hall. Ce castel, qui date de 1908, n'a pas subi les assauts d'un architecte débridé qui l'aurait transformé en un machin design et im-

personnel. Ici, on sent la présence des habitants, actuels et passés. D'ailleurs, à l'angle de la façade trône encore une inscription "L'union fait la force". Ce n'est pas Bouli qui l'a gravée. Mais il aurait pu.

Une cuisine un peu moderne permet à Bouli et sa femme de préparer les légumes qu'ils cultivent amoureuxment au jardin. Quand il ne tourne pas, quand elle ne dessine pas les costumes pour les acteurs, ils sont dans leur jardin à biner, planter, sarcler, récolter leurs légumes. Le ménage est proche du "zéro déchet".

Les pièces ont gardé leur usage d'origine. Pas de grandes baies. Des pièces à dimension humaine, comme avant. Une chaudière qui ronronne, des fauteuils de cuir qui ont beaucoup de choses à raconter. On imagine ici, les soirées entre amis, les rires, les pleurs parfois, la fumée. Un mur couvert de livres. Et, en face, du côté de la vallée, une petite terrasse où l'on a, d'emblée, envie de s'asseoir pour partager le whisky que Bouli vénère. Il ne boit plus que cela. Du whisky. Mais du bon. Surtout le soir, quand le soleil, fatigué, entame sa descente et que se pose sur la végétation un peu d'humidité que le breuvage râpeux fait vite oublier. On se croirait en Italie ou quelque part ailleurs. Mais pas à Liège. Car où que le regard se porte, on découvre du vert, des arbres, un jardin où court Gibus, le chien qui bientôt s'endormira, confiant, à côté de son maître.

Bouli Lanners a taillé la barbe qu'il avait laissé pousser pour le film qu'il vient de tourner. Un veuf homosexuel. Oui, il peut tout faire, Bouli. Aujourd'hui, ce n'est pas l'acteur qui est là, mais Bouli, un homme dont on devine la générosité amicale, sentimentale. La bienveillance aussi. D'ailleurs, chaque jour, il descend dans un café ou l'autre et va parler aux gens. Il les écoute se raconter.

Voilà. Le café est servi dans de grandes tasses. Bouli Lanners est à sa place, détendu, un gros tricot noir un peu usé sur les épaules. Prêt à se livrer.

V.d.W.

“Ma vie ce n'est pas le cinéma, c'est parler aux gens”

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée ?

Le don de soi.

La qualité que vous préférez chez un homme ?

L'humour.

Chez une femme ?

L'humour.

Votre principal défaut ?

Je suis jaloux. Et je n'aime pas cela.

Votre principale qualité ?

J'écoute les gens.

Votre rêve de bonheur ?

Que cela continue.

Quel serait votre plus grand malheur ?

Que cela s'arrête.

Ce que vous voudriez être ?

Plus impliqué dans la vie dans les combats de société, surtout ceux liés à l'écologie.

Votre auteur préféré ? Larry McMurtry.**Votre compositeur préféré ?** Iggy Pop.**Votre héros dans la fiction ?**

Alexandre le Bienheureux.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?

La mauvaise foi et l'égoïsme.

Le don que vous auriez aimé avoir ?

Jouer de la guitare.

Comment aimeriez-vous mourir ?

Sous un pommier.

Quelle est la faute chez les autres qui vous inspire le plus d'indulgence ?

Le doux mensonge.

Quelle est votre devise ?

Je suis né sous un pommier et je mourrai dans un verger.

Quand êtes-vous né, dans quelle famille avez-vous grandi ?

Je suis né le 20/5/65 : j'ai toujours trouvé que cela sonnait vachement bien. Mais apparemment, je suis le seul... J'ai grandi à Moresnet-Chapelle, aux trois frontières, entre les Pays-Bas et l'Allemagne : c'est ce petit territoire triangulaire qui a été neutre entre 1815 et 1914. J'ai toujours vécu dans un environnement frontalier. Pour aller à l'école, je passais par trois pays. Nous étions francophones mais dans un pays à majorité germanophone. Je faisais donc partie de la minorité de la minorité. Cinq langues – l'allemand, le néerlandais, le français et deux patois – coexistaient parfaitement dans ce territoire de passage. Ma mère était femme de ménage, mon père douanier. Tous les mercredis, j'allais faire mes devoirs au petit poste frontière et je faisais signe aux voitures de passer pendant que mon père faisait la sieste.

Pourquoi vous appelle-t-on Bouli ?

Mon père était président d'un club de natation. Je faisais de la compétition. J'étais déjà un petit gros. Je passais tous mes week-ends en maillot : atroce ! Je m'appelle Philippe. D'autres Philippe dans ma classe se faisaient appeler Filou. Moi, on m'a appelé Bouli, à cause de mon physique. J'ai essayé de m'en détacher mais je n'y suis jamais arrivé. Chaque fois, quelqu'un me rappelait que j'étais "Bouli".

Quel a été votre parcours scolaire ?

On n'avait pas beaucoup de choix. Je pouvais aller à l'Athénée à Eupen. Ma sœur y était. Dans un esprit d'indépendance, j'ai choisi le collège des Pères Oblats à Gemmenich. J'étais en scientifique A, math fort. Je n'étais pas à ma place. Je voulais faire les Beaux-Arts. Dans le cadre d'un cours d'es-

thétique, un père, le père Thiry, m'avait fait découvrir l'histoire de l'Art : une révélation. A 13 ans, je voulais devenir peintre. Mais mes parents m'ont dit : termine d'abord tes humanités. Ce que j'ai fait, puis je suis allé aux Beaux-Arts à Liège mais n'y suis pas resté longtemps. J'ai commencé ma vie un peu bohème...

C'est-à-dire ?

J'ai travaillé dans les bistrotts. J'y ai rencontré des gens qui m'ont fait entrer à la télé où j'ai travaillé comme accessoiriste, décorateur, figurant... En même temps, je continuais à parfaire ma formation sur le tas dans le cinéma. Puis j'ai commencé à jouer. Ma vie était très sinueuse mais c'est ce que je voulais. Cela dit, la bohème à 20 ans, c'est bien. A 30 ans, c'est beaucoup moins drôle. A 37 ans, cela devient angoissant et anxiogène. J'ai créé une boîte de pub. Puis tout s'est effondré. Je me suis retrouvé sans chômage, sans revenus pendant plusieurs années. J'ai connu de grosses galères...

Comment vit-on quand on n'a aucun revenu ?

On vole... On travaille un peu en noir et quand on n'a plus d'argent pour vivre, pour manger, on vole. C'est pour cela que la Sécurité sociale est essentielle : sans chômage, sans Sécu, 19 % de la population ne pourrait pas vivre décemment.

Quand est né l'acteur Bouli Lanners ?

Après des années d'errements – mais je ne regrette rien, cela m'a nourri – il y a eu ce choc : la mort de mon père en 1998. Un déclic. A partir de ce moment, je me suis pris en charge. J'ai écrit mon premier court-métrage que j'ai financé moi-même. Le film a marché. J'ai rencontré mon producteur – c'est toujours le même aujourd'hui – qui m'a poussé à continuer. Parallèlement, j'ai tourné en 1998, dans le film de Benoît Mariage "Les convoyeurs attendent" et ma carrière d'acteur a débuté. Puis j'ai rencontré ma femme... Après, tout s'est enchaîné, cela a monté en puissance. Mais je ne me suis jamais emballé. J'ai du recul, je sais que les choses sont éphémères. J'ai une réflexion sur la vie.

Votre père n'a pas vu votre ascension...

C'est mon grand regret : il ne m'a jamais vu que dans des situations d'échec. Mais ces années de galère ont été nécessaires pour faire en sorte que ce que je suis, aujourd'hui, existe. Si j'avais connu la réussite plus tôt, je ne serais pas ce que je suis. A présent, je me sens équilibré, je sens qu'il y a une maturité même si je reste par certains côtés une sorte de vieil adolescent : cela est propre à ma génération.

Même dans vos seconds rôles, on vous remarque toujours car vous parvenez toujours à donner de l'épaisseur à ces rôles, que vous soyez psychiatre, mendiant, douanier, tueur... Comment faites-vous ?

Je ne sais pas, je le fais, c'est tout. J'ai de plus en plus de plaisir à me mettre dans un personnage que je ne

suis pas du tout, peut-être parce que cela éclaire une facette enfouie de ma personnalité. Je peux la magnifier pendant un court laps de temps. Jouer les gentils, à la longue, cela peut fatiguer. J'ai joué deux fois, récemment, le rôle d'une crapule : c'était assez jouissif.

Mais je ne suis pas méchant, dans la vie. Je joue. Il vaut mieux jouer le méchant que de le devenir.

Les gens savent que vous n'êtes pas méchant : vous êtes plutôt le type de personne avec qui on a envie de passer une soirée, à refaire le monde, autour d'un bon vin...

J'ai conscience de cette empathie parce qu'elle est publique. Mais je ne suis pas différent de l'homme que j'étais à l'époque où l'on ne me connaissait pas. J'ai toujours voulu faire un métier qui ne m'imposait pas d'horaires réguliers et surtout qui me permette de faire des rencontres. J'aime rencontrer, regarder, écouter les gens. Les histoires, les blessures

sont les mêmes. C'est un vrai plaisir, quel que soit le milieu social dans lequel je me retrouve, chez les très pauvres ou les très riches. Et quand j'en ai marre, je me casse.

Vos personnages sont ceux que vous avez été...

C'est vers eux que va mon intérêt. C'est leur vie que j'aime raconter. C'est mon milieu. Je reste ce que je suis. Je travaille sur mon petit bateau à Seraing, je suis membre d'un club de pêche à Ougrée. Je vais au bistrot tous les jours. J'ai trois points de chute à Liège, où l'on sait ce que je bois, je connais les gens. Je m'assieds, je regarde les gens, je leur parle. Ma vie, c'est ça. Le cinéma ce n'est pas ma vie. J'en fais parce que cela me permet de m'exprimer et de gagner ma vie. Mais ma vie, c'est aller au bistrot, voir les gens, souder sur une barque et me promener sur la Meuse.

(Lire la suite page 60)

“Je crois en l'Homme et je crois en Dieu”

La peinture, vous y avez définitivement renoncé ?

Je vais recommencer à peindre. Le processus est en marche. Il me manquait un endroit : j'ai acheté un atelier juste à côté de chez moi. Je dois trouver le temps. Je le trouverai. Je vais alterner : écrire, jouer, peindre. Ce qui me manquait dans la peinture, c'est de pouvoir parler de l'homme. Or j'ai besoin d'écrire des histoires et de les mettre en scène. J'aime les rapports humains au cinéma : quand on tourne un film, on travaille pendant deux mois de manière extrêmement intense avec un petit groupe de gens : 40, 50 personnes. Cela exacerbe les rapports humains. Puis, entre chaque tournage, il y a une espèce de trou, on part tous dans une espèce de déprime postnatale. On vit des choses tellement fortes.

Comment vous ressourcez-vous ?

En gardant le contact avec les gens. Liège a une dimension humaine parfaite. Il y a un vivier humain incroyable qui se renouvelle sans cesse.

Qu'est-ce que vous aimez à Liège ?

J'adore les Liégeois. Les rencontrer, leur parler, me ressourcer. Je marche aussi. Chaque semaine, je vais me promener dans les bois, surtout en Ardennes. Mais aussi en Irlande, en Écosse. J'ai ce besoin de retourner dans la nature, d'y dormir. Il y a des moments où je dois être seul. Je marche, je dors dans les bois, par

terre, à la belle étoile. J'ai besoin de ce contact.

En quoi, en qui croyez-vous ? En l'Homme, en Dieu ?

Les deux. Je crois en l'Homme et en Dieu. Pour moi, les deux sont liés. Gabriel Ringlet m'a demandé de faire la liturgie et l'homélie à Pâques, dans son prieuré de Malèves-Sainte-Marie. J'ai beaucoup préparé ces moments et je me suis replongé dans les écritures. Je me suis rendu compte que je crois toujours en Dieu, mais je ne suis plus du tout catholique. Je suis chrétien, paléo-chrétien : l'exemple du Christ reste pour moi la ligne directrice de ma philosophie. J'aime son discours de partage et d'amour. Moi, c'est la vie du Christ qui m'intéresse. Tout ce qui vient après saint Paul ne m'intéresse plus. Ce qui me manque dans la religion chrétienne, c'est une réflexion plus élargie. La religion chrétienne est trop ethno-centriste, humano-centriste. La place de la nature me manque. Je suis dans une espèce de christianisme qui glisse vers un animisme que je me construis seul.

Le pape a publié une encyclique “Laudato si” consacrée à l'environnement...

Le pape François aurait dû être là en 1968 : c'est bien qu'il soit là, mais il vient un peu tard.

Croire en Dieu, c'est...

C'est croire en ce qu'il y a de meilleur en l'Homme. Et croire que c'est cela qui va nous

guider. Je crois aussi en l'existence d'une bonté, d'un don de soi, qui échappe à toute réflexion politique contemporaine. Croire en l'Homme, c'est s'élever, cela a une dimension spirituelle. C'est quelque chose qui, à la fois nous échappe, nous dépasse, nous englobe. J'ai l'impression que quelque chose orchestre le tout. Mais il est difficile de parler de la foi, c'est très complexe, c'est la réflexion d'une vie.

Dans le film "Les premiers, les derniers", vous avez "créé" un nouveau Jésus... Attendez-vous un nouveau Christ ?

S'il est comme le Christ, oui. Des Christ, il y en a sans doute beaucoup dans l'histoire. Mais ils n'ont jamais été bien reçus parce qu'ils déstabilisent ce qui est en place.

Pensez-vous à la mort parfois ?

Souvent. La mort est très présente dans ma vie. Elle m'obsède. Elle m'angoisse. J'aime tellement la vie. C'est un cadeau inouï, la vie. La vie n'aurait pas dû exister, elle est le fruit d'un concours de circonstances exceptionnelles. Je n'ai pas du tout envie de mourir. Du tout. Chaque jour, j'apprécie un nouveau truc. Je suis très

contemplatif, les lumières du ciel, la couleur des arbres, l'odeur du vent. Je me sens en communion totale avec la terre. Ayons conscience que ce que l'on vit est exceptionnel. Et donc ne gâchons pas la vie.

Qu'est-ce qu'il y a après la mort ?

C'est la grande question. C'est pour cela que je suis croyant. J'espère qu'il y a une transforma-

tion en quelque chose. Mais je ne sais pas sous quelle forme. Je ne peux pas imaginer que tout disparaisse, cela ne me paraît pas possible. Peu importe pourvu que ce ne soit pas le noir. Sur-tout que ce ne soit pas comme une anesthésie et qu'après avoir compté jusqu'à 7, vous partez dans le noir. Ce serait atroce si c'était cela. Tout sauf le néant. Je préfère l'enfer encore.

Quel est le meilleur moment de la vie ?

C'est le soir, quand je m'installe ici, sur ma terrasse, l'été, avec le soleil qui se couche, les rumeurs de la ville, les odeurs qui ressortent quand il fait un peu humide. Et un bon whisky. J'ai une grande collection de whisky, j'ai plus de 300 bouteilles. J'avais arrêté de boire. Quand j'ai recommencé, je me suis dit que je devrais réduire le faisceau des possibilités et aller à l'essentiel. Le whisky, c'est une vraie passion. J'ai de bonnes bouteilles. Certains en font de la spéculation. Moi, je les bois et je les partage. Mais pour bien le savourer, il faut le boire quand il fait un petit peu froid. Alors, je me sens comme dans un western, je peux rester des heures et des heures comme cela.

Finalement, qui est le vrai Bouli Lanners ?

C'est un composite entre le personnage de "El-dorado" et celui dans "Les premiers, les derniers". Un mélange d'empathie et de ce côté ours, sanguin, spontané. Il y a aussi un Bouli Lanners plus sombre, obscur, angoissé par rapport à des réflexions plus existentielles. C'est cet équilibre qui fait que je ne bascule jamais ni dans l'euphorie absolue, ni dans le pessimisme total. Mais il y a toujours un peu des deux.